

La « baraque »

CHRONIQUES LOUPMONTaises

Posée sur la route de Montsec, à l'extrémité orientale du village, la « baraque » semblait venir du fond des temps. Elle n'avait pas d'âge. Elle tenait de l'isba russe, du ranch du Colorado, de la roulotte tzigane, du monastère tibétain, du refuge pour chasseurs de fourrures. Plus tard, quand j'ai voyagé, je l'ai vue à plusieurs reprises en Louisiane, dans les montagnes du Nouristan ou encore à Badgaon, au Népal. Notre « baraque » était

tout en bois, faite de planches noircies au carbonyle, un produit entêtant utilisé pour tenir la vermine à distance. Ses volets étaient rouge vermillon, presque de la même couleur que les tuiles, et un pied de vigne vierge montait jusqu'au rebord du toit en tressant autour des ouvertures une couronne végétale. Au-dessus de la porte, mon père avait peint un écriteau : « Chez le Gros Bill - Rancho ». C'était une concession à notre amour immodéré des westerns. Souvent, en sortant sur le perron formé de trois hautes marches de pierre, je me suis pris pour Steve McQueen, le chasseur de primes, et, armé d'un Winchester à canon scié, j'ai tenu en joue Hanus, le voleur de pommes.

Sommairement anesthésié

La maison donnait plein sud, protégée de la route par une rangée de frênes et

un vieux pommier au tronc creux. Elle se composait de quatre pièces : une grande salle à manger flanquée de deux chambres et prolongée à l'arrière d'une étroite cuisine dont l'unique fenêtre surveillait la Côte. Pas d'eau courante. Une remise ténébreuse prolongeait la façade. On y rangeait le bois, les outils, les bottes, les vélos. C'était, nous disait-on, l'ancienne forge du père Auguste Mansuy, notre ancêtre du côté des femmes. Ici même, dans ce qu'on appelait une « boutique », il coulait les fers à chevaux, il battait les socs et - c'était difficile à croire - arrachait les dents des villageois. On nous avait cent fois décrit la scène : le malâtre, sommairement anesthésié d'un coup de gniolle, s'asseyait à califourchon sur l'enclume et le père Auguste plongeait une paire de pinces dans la mâchoire obscure. « Cramponne-toi, Aloïs, tu vas souffrir, mais c'est pour ton bien ! » Et rrran, il déplantait le chicot douteux. ■

Jean-François DONNY
(A suivre)



Échos de la Poule qui pète - Échos de la Poule qui pète - Échos de la Poule qui pète - Échos de

PRINTEMPS. - Spectacle assez rare, début avril, que celui des tous les vergers en fleurs. La Côte blanche, flamboyante... Si tout va bien, cela voudra dire foison de mirabelles, mais déjà l'œil s'est rassasié de cette féerie.

ATELIER. - La Galerie du Loup s'est agrandie d'un atelier qui prolonge les salles d'exposition en direction de la Côte. Position

stimulante pour Phil Donny qui y travaille avec plus de confort en contemplant les visages changeants de la nature, et intérêt supplémentaire pour les visiteurs qui peuvent rencontrer l'artiste « sur son chantier ».

PÉGUY. - Charles Péguy cantonna à Loup-mont avec ses hommes entre le 12 et le 16 août 1914. Le poilu Victor Boudon relate ce

début de campagne dans un livre : « Mon lieutenant Péguy » (Albin Michel). Il y est question du village détruit et rasé, des exquis mirabelles, de la chaleur torride, du bon vieux curé et de la messe de l'Assomption à laquelle le poète assista dans l'église paroissiale. Derniers instants de paix pour Péguy qu'une balle meurtrière guettait le 5 septembre 1914 à Villeroy, près de Meaux, au premier jour de la bataille de la Marne.

Sévère admonestation...

(Suite de la page 1)

Vous faites, messieurs, l'apologie du bidouillage ou du bricolage en groupe, au choix, abusés que vous êtes par vos conceptions sociologiques. On pourrait développer d'autres points comme celui de l'éducation que vous estimez insuffisante en moyens et n'ayant pas rempli son rôle. Pourtant, en vingt ans, les directives ministérielles n'ont pas manqué pour sensibiliser les jeunes à « l'art contemporain ». On pourrait évoquer vos conceptions sur l'artiste et la société, fumeuses et embrouillées, qui permettent à certains de vos amis de belles rétributions financières ou de beaux effets spéculatifs qui les mettent en parfaite adéquation avec la société du fric !

Le « ground zero » de la création

Comme dit Jean-François Revel « le snobisme confère du génie à des œuvres qui n'en ont pas ». De même pour les spéculateurs acculturés, nouveaux riches de la finance américaine qui placent leur fric, orientent les goûts et les cotations sans

véritable souci artistique.

Vos positions et discours font le lit de ces gens sans états d'âme en prenant au passage l'argent public que notre pays consent à donner. Certains parlent de vandalisme d'État ou de racket culturel pour un niveau toujours plus bas (« ground zero ») de la création. Vos responsabilités sont énormes et ce n'est pas

vos derniers éditoriaux, M.

Bourriaud, (« A mort le passeur ») qui nous rassure : « L'ère de l'information n'est pas celle du regard critique, à tel point que personne ne semble plus avoir envie d'aller nulle part de la part de quelqu'un d'autre. » C'est Le Pen qui va être content. ■

Les installateurs du FNAC : Big Brother en vue

L'exposition du Fonds national d'art contemporain (FNAC), aux Galeries Poirel, à Nancy, a pour seul intérêt de nous plonger tout habillé dans ce qui est censé être « l'expression contemporaine actuelle ». Le FNAC a pour mission de faire l'acquisition d'œuvres auprès d'artistes vivants afin de constituer un échantillon de ce qui se fait en matière artistique, tant en France qu'à l'étranger. Bonne idée, au départ, mais déception à l'arrivée. Les choix opérés par les technocrates culturels (com-

missaires, conservateurs, fonctionnaires du département des arts plastiques) sont affligeants et insultants pour le public et les artistes encore dignes. C'est bien de leur choix qu'il s'agit, celui de l'idéologie en place, celui de l'art officiel qui les nourrit. Absence totale de la peinture, de la poésie, de l'esprit critique et de l'humour contre une présence totalitaire des « installateurs » de chez Castorama ou Bricomarché. Une expo qui nous prépare au monde à venir : celui de Big Brother. Sinistre mais pédagogique.